



RUXANDA BELDIMAN  
(1973–2017)

Déconcertés par la perte soudaine de nos proches, nous essayons rendre hommage à la distinguée historienne de l'art et de l'architecture roumaine qui fut Ruxanda Beldiman, chère et dévouée collègue à l'Institut d'Histoire de l'Art.

Elle imposait avec son beau visage et son maintien fier, un peu taciturne, un peu éthéré, toujours bienveillante et attentive. Elle était une personne très sélective, ce qui dérivait non seulement de sa descendance d'anciennes familles nobles de Roumanie, mais aussi d'une sorte d'intelligence et, peut-être, d'une manière propre à comprendre le temps. Elle n'était pas attirée par les titres, les distinctions ou la réputation facile dans les média en vogue, tout en restant fidèle à son métier et à ses passions.

Les intérêts particuliers de Ruxanda Beldiman pour l'architecture, la généalogie et la royauté se mêlent avec la recherche d'histoire de l'art sur des sujets et sur un patrimoine méconnu ou caché par le régime communiste en Roumanie, dans une nouvelle direction d'études où elle a été parmi les premiers.

À partir des années 1990, comme étudiante à l'Université Nationale des Arts de Bucarest, elle avait commencé ses enquêtes sur l'architecture villageoise et l'urbanisme de Transylvanie, en faisant des études de cas sur des bâtiments pour des écoles et des immeubles paroissiaux dans la même région. Elle a suivi la thématique dans beaucoup de conférences et d'articles dans un cadre académique, national et international, devenant experte dans le domaine de l'héritage et de la conservation des monuments historiques. Germanophone, aussi bien que francophile, elle a établi des sources et des connexions substantielles entre les Roumains et les Allemands, dans le contexte de l'art et de l'architecture roumaine dans les XIX-XX siècles, et notamment dans

ses recherches sur la Maison Royale de Roumanie et le Château de Peleş.

Pendant ses six années de travail comme conservatrice au Musée National Peleş de Sinaia (1998-2004), Ruxanda Beldiman a eu l'occasion de sonder profondément les ressources artistiques et documentaires du Château, d'y réfléchir dans le cadre naturel du domaine et des alentours. C'était une étape de sa vie animée par les ailes de la jeunesse et, selon ses confessions, parfumée par la lecture des écrits de la Reine-Poète Carmen Sylva, Elisabeth de Roumanie, parmi lesquels *Les Histoires de Peles* (1882) et *La servitude de Pélesch* (1888).

Ses prospections ont été approfondies dans la thèse doctorale à l'Université Nationale des Arts (2009), sous la direction du professeur Corina Popa, en résultant l'une des plus documentées, subtiles et bien illustrées monographies sur le sujet. Le livre *Le Château Peles. Expression du phénomène de l'historicisme d'influence allemande* (Ed. Simetria, 2011) est une reconstitution détaillée des étapes de la construction d'édifice, en revisitant les monographies historiques, les biographies des architectes – W. Doderer, J. Schulz, K. Liman - et les implications artistiques et politiques du Roi Charles I dans la conception du Château. La bibliographie récente et les documents inédits d'archives de Roumanie, d'Autriche et d'Allemagne, sont analysés et mis en concordance pour une nouvelle appréhension du fastueux caractère stylistique du Château par rapport à d'autres résidences royales allemandes de l'Europe, et de la personnalité du Roi, avisé collectionneur d'art.

La connaissance de l'art roumain moderne a été enrichie par des études remarquables de Ruxanda Beldiman, la plupart publiées dans les revues de l'Institut d'Histoire de l'Art, dont nous rappelons les

articles *Nouvelles données sur la création plastique de la Princesse Ileana de Roumanie* (SCIA, no 1, 2011) et *Le portrait de la Princesse Aglae Ghyka de Ernest Wilhelm Rietschel* (SCIA, no 2, 2012). Elle a signé la première contribution pour un nouveau projet d'histoire de notre institution: *Histoire de la Maison Constantin Dissescu, siège de l'Institut d'Histoire de l'Art «G. Oprescu»* (RRHA, Tome L, 2013).

Ces derniers temps, elle avait commencé une recherche spéciale au sujet de l'architecture des manoirs dans de différentes régions du pays, avec les histoires de leurs domaines et de leurs propriétaires. Une partie de ses investigations s'est finalisée dans deux ouvrages qui seront une riche source d'inspiration pour de futures entreprises: l'article *Le Manoir Gika-Brigadier de Budesti, Neamt* (paru dans la revue « Monumental. Traditie și Viitor », Muzeul Unirii, Iassy, nr. XVII, 2016) et la merveilleuse monographie *Le Domaine Ion Ghica de Ghergani* (Ed. Istoria Artei, 2016).

Sa manière d'orchestrer les données et la documentation, l'analyse claire des éléments d'architecture et artistiques dans le contexte historique et culturel, son goût irréprochable sont des qualités qui témoignent de sa réussite dans un domaine de grande synthèse et finesse d'esprit, où les accomplissements n'arrivent qu'à l'âge mûr.

Ruxanda Beldimana été la meilleure compagnie pour s'échapper du présent banal ou accablant et du misérabilisme de l'époque contemporaine, ajoutant quelque chose de beau et de bon autour d'elle.

Sa présence traîne encore dans ma mémoire avec notre dernière entrevue, le Janvier passé, au petit bistro proche de l'Institut, où nous allions parfois manger à midi, en parlant doucement des choses simples, de la cuisine roumaine traditionnelle, des enfants et leurs nouveaux jeux, en nous réjouissant les cœurs avec un verre de vin et de la musique.

Quel dommage qu'une collègue si valeureuse et une amie si agréable soit trop tôt partie...

Sa gentillesse restera toujours dans nos âmes.

Virginia Barbu



Fig. 1 – Aux Archives Nationales (Hôtel de Soubise), Paris, 2012, photo par Virginia Barbu.

## ROLAND PRÜGEL (1971–2017)

Né en Roumanie, mais ayant accompli sa formation d'historien de l'art en Allemagne, Roland Prügel fut l'un des spécialistes du Musée Germanique de Nürnberg, où il a été actif jusqu'à sa mort, survenue le 24 mai 2017.

Tout ce que je vais affirmer ici est motivé par plusieurs contextes, tous liés à l'histoire de l'art, discipline que j'ai jadis choisie pour la servir, animé par une inconscience imprudente, mais en toute sincérité. Toute proportion gardée, je pense avoir été poussé par des énergies difficiles à définir, pareilles à celles qui ont peut-être déterminé Saint François d'Assisi à choisir comme Mariée la pauvreté même. C'est une discipline que je perçois à présent, après des années de pratique, plutôt comme un milieu qui construit notre existence quotidienne, grise, la plupart du temps. Décidément, je ne la vois pas comme un métier ou une occupation culturelle couronnée de prestige. Si le sort est bienveillant, alors le prestige peut se projeter sur ceux qui ont décidé de la pratiquer de manière agressive. Dans des cas rarissimes, le prestige se projette également sur certaines gens, peu nombreux, qui ont consenti à la servir en silence, avec une modestie totale. Je voudrais ardemment être parmi ces simples serviteurs et j'ai des raisons solides pour croire que le destin a également placé parmi eux Roland Prügel. La consistance de ses contributions d'un éclat discret, aussi bien que la courte durée de sa vie dessinent le profil d'un homme désintéressé, voué à l'étude, ayant mis toutes ses énergies au service d'une discipline de l'esprit. Cela pourrait être la définition même de la noblesse, en tant que telle et en tant qu'elle est donnée à l'homme contemporain. L'opposé symétrique est, selon moi, le profil de l'intellectuel – parfois, historien de l'art – qu'on trouve dans les milieux universitaires illustres ou dans les sections des congrès internationaux bien encensés. Animé par une impulsion beaucoup trop subjective et, sans doute, radicale, je suis tenté de comparer un tel

historien de l'art de succès, génériquement perçu, au riche de l'Écriture Sainte, dont la terre a donné des fruits en abondance.

J'ai rencontré Roland Prügel fugitivement, en 2005, lorsqu'il était venu à Bucarest pour se documenter en vue de sa thèse de doctorat, consacrée à l'avant-garde roumaine. Je ne saurai jamais si le jeune historien de l'art venu d'Allemagne a jamais évoqué cette brève rencontre, d'une demi-heure seulement, juste le temps de parcourir à pieds la distance entre la rue Brezoianu, en longeant la Calea Victoriei, en passant devant la Maison Monteoru, l'Académie Roumaine, pour arriver à la Maison Dissescu, siège de l'Institut d'Histoire de l'Art « George Oprescu ». Ma collègue Ioana Vlasiu, son hôte, m'avait prié de le guider, suite à notre rencontre, entièrement due au hasard, dans son appartement où je me trouvais pour emprunter ou pour lui rendre un livre. Mis au courant des préoccupations scientifiques du jeune homme, je l'ai immédiatement classé dans la catégorie des jeunes gens studieux. L'avant-garde historique était son domaine de prédilection, qui m'intéressait moi-même et qui m'intéresse encore à présent. Une petite balade à travers Bucarest n'est pas toujours la meilleure occasion pour un débat scientifique. Pourtant, je me rappelle qu'à mon initiative, la conversation a tourné autour de la revue *75HP*. En dépit de son jeune âge, Roland Prügel avait une discrétion et une réserve remarquables, caractéristiques d'une conduite parfaite, mais c'était, en même temps, le résultat palpable des stratégies de communication qu'on transmet aux étudiants dans les universités d'Occident, de même que les informations concrètes qui constituent la substance de la discipline pour laquelle ils se préparent. Aujourd'hui, je me rends compte que, par rapport à moi, qui étais plus âgé (j'ai passé mon bac à Timisoara l'année même où Roland Prügel naissait, dans cette même ville), le jeune homme que j'accompagnais maîtrisait déjà



parfaitement les conventions d'une conversation sur des thèmes professionnels. Je veux dire que c'est surtout moi qui ai parlé. Futuriste par le titre cryptique et visuellement constructiviste, la revue porte, dans ses souterrains, non avoués, de forts courants de nature dadaïste. C'est sur cela que j'ai interrogé le jeune historien de l'art. Il a confirmé mon opinion, mais, rétrospectivement, je pense qu'il n'est pas exclu qu'il l'ait fait seulement par politesse.

Je ne réalise que maintenant, lorsque j'écris ces lignes, qu'au moment où je l'ai rencontré, Roland Prügel venait à peine de commencer sa documentation bucarestoise, puisqu'il avait besoin d'être guidé à travers le réseau assez compliqué des rues de Bucarest. En jugeant d'après la précision et l'abondance des notes de son livre *Im Zeichen der Stadt, Avantgarde in Rumänien 1928-1934*, paru en 2008, aux Éditions Böhlau, je me rends compte que le trajet que nous avons parcouru ensemble et qui passait également par devant la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, allait être refait par Prügel maintes fois, à la recherche d'informations dont cette bibliothèque est la source inépuisable.

C'est le moment de me séparer du souvenir de notre promenade à deux à travers Bucarest, pour me concentrer sur le livre déjà signalé, qui, au moment de notre rencontre, était en chantier, ou peut-être se présentait-il encore sous la forme d'une « icône

platonicienne », logée uniquement dans l'esprit de son jeune auteur.

Pour commencer, je vais me concentrer sur le syntagme tellement inspirateur du début du titre, ayant la qualité de délimiter, dans un ordre topologique aussi bien que stylistique, le domaine qui va être investigué : l'avant-garde roumaine et ses manifestations. Le syntagme *Im Zeichen der Stadt* (Sous le signe de la ville) signale une vérité généralement acceptée, selon laquelle l'activité avant-gardiste est liée d'une manière indissoluble à la vie collective, multiple de la ville. C'est une idée chère à Filippo Tommaso Marinetti, que cet idéologue du futurisme a sans aucun doute puisée lors de ses visites réitérées à Créteil, à la célèbre « Abbaye ». En insistant sur la nature citadine du mouvement avant-gardiste de chez nous, Roland Prügel prépare, par ce titre même, ses stratégies de recherche qui imposent une vision binaire, apte à confronter le phénomène avant-gardiste en train de naître en Roumanie aux formes d'un modernisme identitaire, prêt à mettre en valeur, par ses représentants – Camil Ressu, Ion Theodorescu -Sion, Francisc Șirato, Sabin Popp – , autant la culture traditionnelle rurale que celle porteuse de l'héritage byzantin. Roland Prügel partage cette vision binaire avec la plupart des chercheurs occidentaux qui se sont penchés avec une curiosité partielle sur le phénomène avant-gardiste central et sud-est

européen. J'ai dit « partielle », car ils ne se montrent pas intéressés tout d'abord par le phénomène avant-gardiste en soi, tel qu'il est apparu dans les cultures européennes considérées marginales, mais plutôt par les réactions des milieux traditionalistes appartenant à ces cultures. Selon mon opinion – et c'est ici que je me sépare nettement des assertions de Roland Prügel –, chez nous, tout comme dans les cultures mentionnées portant le stigmate de la périphérie, le phénomène avant-gardiste a bénéficié, dès son apparition, d'une admirable pureté idéologique, puisque l'anti-traditionalisme et l'iconoclastie, auxquels s'associe le besoin des artistes d'intégrer les tendances par lesquelles le règne technologique devient porteur d'un nouveau type de sensibilité, sont les symptômes mêmes de l'avant-garde en soi. Les chercheurs occidentaux sont plutôt attirés par les déformations que les avant-gardes du centre et du sud-est européen ont eu à subir sous la pression de l'idéologie identitaire en expansion. Et je pense surtout à Steven Mansbach et Tom Sandqvist que Roland Prügel mentionne, en les prenant en quelque sorte, et tout naturellement, pour « phares » de sa démarche scientifique. Des fragments importants de *Im Zeichen der Stadt*, les chapitres introductifs et finaux, qui représentent du point de vue quantitatif presque la moitié de la substance du livre, sont consacrés à ce que j'appelle « construction identitaire ». Lorsqu'il évoque, par exemple, des séquences du pathos rural (*Pathos des Rurales*) ou l'héritage byzantin (*Byzantinische Erbe*), Roland Prügel offre donc tacitement, sans l'avouer, l'image renversée, comme dans un miroir, de l'avant-garde historique de chez nous, ou bien un négatif de celle-ci, c'est-à-dire l'image de la culture traditionnelle même.

Dans la perspective du purisme de l'avant-garde que je préfère, j'ai été séduit par la précision de la reconstitution des profils d'artistes, aussi bien que des événements avant-gardistes de chez nous. Le fondement de ces reconstitutions se trouve dans une admirable et infatigable documentation, suivant une méthode placée sous le signe de l'exhaustivité. En parcourant les notes et la bibliographie, on réalise qu'aucun détail, aussi petit qu'il soit, n'échappe à la vigilance de l'exégète. Puisque, selon les dires de l'auteur, la documentation roumaine s'est déroulée au cours de trois mois, en 2005, et que son livre est paru en 2008, un historien de l'art expérimenté peut se faire une idée assez claire sur l'entraînement professionnel dont a bénéficié le jeune Roland Prügel durant sa formation. J'ai été surtout impressionné par la reconstitution, salle après salle, de l'exposition de *Contimporanul* de 1924, ainsi que par les profils des avant-gardistes « pur sang » – parmi lesquels Max Hermann Maxy, Victor Brauner ou Marcel Iancu –, tel que Roland Prügel nous les a restitués. De la récupération des données biographiques, peu accessibles, Roland Prügel sait passer aux analyses plastiques les plus pertinentes, grâce à la recherche sur le vif (selon ses propres aveux) des œuvres présentes dans les collections roumaines. Les

chapitres mentionnés représentent de véritables micro-monographies précieuses, si nécessaires à la reconstitution du profil vivant et réel de l'art roumain. Un profil toujours en danger de devenir opaque soit à cause du passage du temps ou à cause de pressions de nature idéologique de toutes sortes, soit, enfin, à cause des intérêts versatiles de l'actuel commerce de l'art. Par l'ampleur, la profondeur et la précision de ses recherches, qualités bien présentes dans ce volume, je crois que Roland Prügel mérite une place à part dans l'historiographie roumaine de l'art, même si l'historiographie de l'art allemand l'a déjà revendiqué. D'ailleurs, le volume qu'il nous a laissé sur l'avant-garde roumaine est rédigé en allemand.

Si j'ai pu me faire une opinion – juste, au moins je l'espère – sur l'ampleur du spectre thématique des recherches de Roland Prügel, c'est grâce aux diligences de Ioana Vlasiu qui a mis à ma disposition le catalogue *Wege in die Moderne, Weltausstellungen, Medien und Musik im 19. Jahrhundert* (Voies de la modernité, expositions universelles, moyens de communication et musique au XIX<sup>e</sup> siècle), dont Roland Prügel a été le curateur, à côté de Jutta Zander-Seidel. On a pu visiter l'exposition entre le 27 Mars et le 21 Septembre 2014. Roland Prügel y signe le texte, très inspiré, *Die Welt als Vitrine, Weltausstellungen im 19. Jahrhundert* (Le monde en tant que vitrine, les expositions universelles du XIX<sup>e</sup> siècle). Cette fois-ci, le texte a une colorature anthropologique et sociologique certaine, et il aborde quelques noyaux thématiques auxquels sont consacrés des chapitres distincts : *Geordnetes Wissen* (Ordre et connaissance), *Zwischen Ware und Exponat* (Entre marchandise et exposé), *Besucher* (Visiteurs), *Aussteller* (Exposants), *Nationale Identität* (Identité nationale) et *Der Blick auf das Fremde* (Regard sur l'altérité). À mon avis, ces titres composent une trame doctrinaire destinée à fixer dans son réseau autant d'exemples particuliers, telle que la mise en scène – pour la présenter dans une exposition universelle – du soi-disant laboratoire pharmaceutico-alchimique, dominé d'en haut par la présence d'un crocodile préparé, qui flotte au-dessus des athanors et des récipients. Parmi tous les chapitres, ce sont surtout les deux derniers qui ont attiré mon attention ; comme dans le cas du livre consacré à l'avant-garde roumaine, ils glosent autour des deux noyaux idéologiques préférés par Roland Prügel et ses collègues occidentaux, à savoir l'identitaire et l'altérité. Déjà familier avec cette problématique, car l'ignorer c'est se placer en dehors des frontières unanimement acceptées de l'historiographie contemporaine de l'art et des autres disciplines imprégnées d'idéologie, j'ai réalisé que le duo identité-altérité peut être à la fois malin et bénin. À la suite de ma lecture de *Wege in die Moderne*, j'ai constaté que dans le cas des expositions universelles, nous sommes accueillis par la forme bénigne du phénomène.

En décembre dernier, je me suis trouvé – pour une heure seulement –, en tant que visiteur, au Musée National Germanique de Nürnberg. J'avais très peu de temps avant le départ du train qui allait directement à l'aéroport de Munich. Le musée est situé tout près de la gare. J'avais l'intention de voir une seule toile, *Héraclès et les oiseaux du lac Stymphale* d'Albrecht Dürer. Comme il me restait encore un peu de temps, je me suis dirigé vers une petite mais consistante exposition temporaire dédiée à Peter Behrens. Maintenant, après avoir étudié le catalogue *Wege in die Moderne*, je me rends compte que l'ambiance de l'exposition consacrée à Behrens ressemblait à celle de l'exposition dont Roland Prügel fut le curateur en 2014. En circulant entre les deux noyaux de l'exposition Behrens, installée – j'ignore pourquoi – dans deux ailes distinctes du musée, en traversant le

hall, ensuite, le café du musée, où se trouvait un piano, j'ai pensé à Roland Prügel. J'avais appris par Ioana Vlasiu qu'il travaillait là-bas. Pour une seconde, j'ai pensé lui signaler ma présence. Mais comme je n'avais pas la moindre intention d'exagérer, j'ai trouvé un alibi dans le fait que je n'étais pas seul, mais accompagné, qu'il était déjà tard et qu'il avait commencé à neiger : c'est ce que j'apercevais à travers les vitres du musée donnant vers les colonnes des droits de l'homme, alignées à l'extérieur. Je ne savais pas que Roland Prügel n'était plus parmi nous. Mais maintenant, en évoquant ma visite au Musée Germanique, je sais que son esprit y était présent, fût-ce d'une manière ineffable.

*Cristian-Robert Velescu*



GERNOT NUSSBÄCHER  
(Braşov, August 22, 1939–Braşov, June 21, 2018)

*Quia actiones humanae, cottidie hominum varietate et oblivionum iaculis obruuntur necessario per literarum scripta vivaci memoria commendantur, ut neque acta cecis morsibus vetustas abolere pervaleat nec exacti temporis antiquata curricula sopita taciturnitate concludantur.*

Gernot Nussbächer – Elisabeta Marin, *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt. Zunfurfurkunden (1420 – 1580)*, IX, Kronstadt, 1999.

“For the human deeds are covered by men's daily change and forgetting, they have to be entrusted to the written memory, so that the passage of time not to remove them, not to be shut, forgotten, or covered by the silence of times”.

Gernot Nussbächer has repeatedly brought to my attention this fragment that opens the attestation document of the future Council House in Braşov (1420), which he had considered as strongly suggestive for a history of medieval mentalities in Transylvania. I have never thought that I will put it right in the text that honors his memory, after he passed away, too early for us, who had the privilege to know him not only from his books, but directly, as a model, mentor and friend. Generous, good and joyful, he always had something to give, at least a blessing, as he considered himself “a blessed child of God.” He shared with us his impressive, but completely deprived of ostentation erudition and his serene way of facing the world, sometimes with a subtle and playful irony, as he used to sign his correspondence with those who were closer to him: *Gernot von Mäusekeller*. He signed this way even his short biography, written in the third person and with the tone of a medieval chronicler, which he left to be read at his funeral.

\*

Gernot Nussbächer was one of the leading archivists and historians of the last half of century in Romania. He studied history at the University of Cluj, between 1956 and 1961, and after graduation worked at the State Archives of Cluj and, since 1962, at the State Archives of Braşov, his home town, that he didn't left neither after the downfall of the Communism in 1989, as the majority of German natives from Romania did.

The principal themes of his study were the Black Church in Braşov (1383–1477) and the personality of the humanist *Johannes Honterus* (1498–1549), being worldwide recognized as the most important researcher of the life and activity of the Transylvanian Germans' Reformer, who was not only theologian, but a geographer, cosmographer, printer and editor of antiqueclassical works. His first book entitled “*Honterus in Werk und Bild*” (1973) was followed by over 100 articles, reprinted in three volumes (2003, 2005, 2010).

Other original contributions to the Transylvanian history were published under the title *Aus Urkunden und Chroniken. Beiträge zur siebenbürgischen Heimatkunde (From Documents and Chronicals. ontributions to the Transylvanian History)*, in



Gernot Nussbächer at the ceremony of receiving the “Golden Medal of Honor for Services to the Republic of Austria” (2013). Photo: Peter Simon.

18 volumes, from which the last two appeared three weeks before his death<sup>1</sup>. He was the co-author of numerous editions of medieval and modern documents, as *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen* (volumes VI and VII, 1981 and 1991) and *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt* (volumes VIII/2 and IX, 1999 and 2002). Through his German paleography courses he contributed to the development of the practice in the Romanian archives and he participated to the research and find of Romanian historical documents in Germany, Austria, Switzerland, Hungary, Canada and the United States.

His prodigious activity was awarded in Romania, Austria and Germany.

*In Honorem Gernot Nussbächer* was the volume that celebrated his 65<sup>th</sup> anniversary in 2004, which comprises the list of his publications with 1340 titles at the time<sup>2</sup>, whose number was of 1580, in 2017<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Harald Zimmermann, *Archivar, Heimathistoriker und Honterusforscher: Zum Gedenken an Gernot Nussbächer*, <https://www.siebenbuenger.de/zeitung/artikel/kultur/18980-archivar-heimathistoriker-und.html>.

<sup>2</sup> *In honorem Gernot Nussbächer*, Daniel Nazare, Ruxandra Nazare, Bogdan Popovici (Eds.), Braşov, 2004. 86.125.106.140/vlib/nussbacher.pdf

<sup>3</sup> *Bibliographia Gernot Nussbächer Coronensis Transsilvanus – Bibliographie seiner Publikationen*, Bernhard Heigl, Thomas Şindilariu (Hg.), Aldus

From 2008 to 2016, he was a researcher at the Archives of *Honterusgemeinde* in Braşov, his *Mäusekeller*, to whom he has entrusted his rich collection of books and documentation of more than 200 linear meters<sup>4</sup>. The interruption of this collaboration affected him as much as the reorganization of the permanent exhibition inside the Black Church, without being consulted, as the first original concept belonged to him.

\*

From his funeral autobiography, we finally learn that he “saw himself in his life as a mediator: between the past and the present – with this motivation he wrote his studies – and between three main nations of Transylvania–Romanians, Hungarians and Germans. This is also obvious from his publications in these three languages. For this, he liked to call himself a *pontifex minimus*, a very small bridge builder”.

“Of course, this picture of life can not be complete. But it wants to recall some positive things that Gernot wants not to be forgotten, as perhaps only a few people knew them, those who were closer to him”.

Dana Jenei

Verlag, Kronstadt, 2017. <http://forumkronstadt.ro/kultur/kronstaedter-persoenlichkeiten/#c603>.

<sup>4</sup> *Das Nussbächer-Archiv, in Lebensräume in der Honterusgemeinde*, 32, August 2016.